1 Mus. 4°
406

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/1

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/2

V 796 it.a.

John Field

8

NOCTURNOS

Rédigés et accompagnés d'une préface

par

Franç. Liszt.

Edition compl. 1½ rf.

J. SCHUBERTH & Cº

LEIPSIC, HAMBOURG & NEW-YORK.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/3

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/4

JOHN FIELD

HUIT

NOCTURNES

pour le

PIANOFORTE.

NOUVELLE EDITION REVUE.

Avec une préface

de

FRANZ LISZT.

Edition complete Prix 1 1/2 Thlr.

Prix séparemens

No. 1. Es dur ¼ Thlr.	No. 3. As dur ¼ Thlr.	No. 5. B dur ⅛ Thlr.	No. 7. A dur ¼ Thlr.
" 2. C moll ¼ "	" 4. A dur ⅛ "	" 6. F dur ¼ "	" 8. Es dur ⅛ "

Propriété des Editeurs.

SCHUBERTH & COMP.

HAMBOURG, LEIPZIG ET NEW-YORK.

ca. 1859

Sächsische Landesbibliothek 23. APR. 1963 Dresden

http://digital.slub-dresden.de/ppn34985415?/5

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/6

PRÉFACE.

La publication des six premiers NOCTURNES DE FIELD, réunis pour la première fois, répond, ce nous semble, au désir de tous ceux qui goûtent le charme pénétrant de ces poësies intimes. Jusques ici on a dû les chercher dans des éditions diverses, l'auteur les ayant insouciamment effeuillées sur sa route, car il mettait autant de négligence dans leur publication, que dans leur exécution: négligence, qui donnait tant de grâce à son talent, mais qui laisse à ses admirateurs le regret de ne retrouver que difficilement l'ensemble de ses compositions, vrais chefs d'œuvres de la sensibilité. Il est fâcheux que des raisons de propriété s'opposent encore à ce qu'il en soit fait un recueil complet; on a du moins rassemblé ceux dont la réimpression était autorisée.

Les Nocturnes de *Field* ont gardé leur jeunesse à côté de tant de choses sitôt vieillies! A plus de trente années de distance ils ont encore une fraîcheur embaumée, et apparaissent ruisselans de parfums. Où rencontrerions-nous ailleurs une telle perfection d'incomparable naïveté? — Personne depuis n'a su reproduire les charmes de ce langage caressant, comme un regard moite et attendri; berçant, comme les paisibles retours du balancement de la nacelle, ou les impulsions d'un hamac, qui oscille avec une si moëlleuse lenteur, qu'on croirait entendre autour de sa carène le bruissement d'embrassemens expirans! Personne n'a atteint à ces éoliennes vaguesses, à ces demi-soupirs des airs, qui se plaignent tout bas, et gémissent avec volupté. Personne ne s'est hasardé à le tenter; de ceux surtout, qui ont pu entendre *Field* lui-même jouer, ou plutôt rêver ses morceaux, s'abandonnant à son inspiration, ne pas s'astreindre aux notes, qu'il avait imaginées, mais en inventer sans cesse de nouveaux groupes, qu'il enguirlandait autour de ces mélodies; chaque fois elles étaient diversement ornées par lui de ces bouquets tombés en pluie, et néanmoins ne disparaissaient jamais sous une parure, qui voilait sans les dérober, leurs ondulations allanguies et leurs ravissantes courbes. Avec quelle inépuisable richesse ne variait-il pas les atours de sa pensée! Avec quel rare bonheur il entrelaçait autour d'elle, sans l'étouffer, les plus ingénieux treillages d'arabesques!

Si l'on s'est laissé pénétrer par le placide attendrissement qui domine ses écrits, comme il dominait son jeu, il est impossible de ne pas se persuader, combien il serait inutile de vouloir le copier, et d'espérer imiter avec bonheur cette douce originalité, qui n'excluait ni l'extrême simplicité de sentimens, ni la variété de formes et de broderies. S'il est quelque chose dont on voudrait en vain trouver le secret, lorsque la nature ne l'a point confié à notre talent, pour en être à jamais le cachet distinctif, c'est la grâce de la candeur et le charme de l'ingénuité. On peut les posséder par un don inné, mais ils ne s'acquièrent point. *Field* en était doué, et par là ses productions garderont toujours un attrait, sur lequel le temps n'aura point d'empire. Sa forme ne vieillira pas, car elle est parfaitement adaptée à ses impressions, lesquelles n'appartiennent point à un ordre de sentimens passagers, transitoires, éclos sous l'influence du milieu dans lequel il s'est trouvé, mais à les pures émotions qui resteront éternellement charmantes au cœur de l'homme, car il les retrouve toujours les mêmes, en face des beautés de la nature, et des plus douces tendresses qui l'accueillent au matin de la vie, avant que la réflexion soit venue plaquer d'ombres les prismes radieux de ses sentimens. On ne saurait donc même songer à se modeler sur cet admirables modèle, parceque sans une aspiration toute particulière, on ne peut arriver à ces effets qu'on ne trouve qu'alors qu'on ne les cherche point. Envain s'appliquerait-on à analyser le charme de leur spontanéité. Elle n'émane que d'une disposition d'âme pareille à celle de *Field*. Pour lui, l'invention était une facilité, la diversité des formes un besoin, comme il advient d'ordinaire à ceux, qui sont surabondamment remplis d'un sentiment. Aussi malgré cette élégance si variée dans ses caprices, n'y avait-il dans son talent aucune

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/7

affectation; loin de là, sa recherche avait toute la simplicité de l'instinct, qui se plaît à moduler à l'infini l'accord simple et heureux du sentiment, dont le cœur et empli.

Et ce que nous disons, peut également s'appliquer au compositeur et au virtuose. En écrivant comme en jouant, il n'était préoccupé que de se rendre sensible à lui-même son propre sentiment, et l'on ne saurait imaginer une insousiance du public plus candide que la sienne. Lorsqu'il vint à Paris, il ne refusa pas de se servir à ses concerts de Pianos carrés, qui ne répondaient certainement pas à l'effet, qu'eut produit un instrument plus approprié aux salles, dans lesquelles il rassemblait un public attentif, qu'il enchantait sans y prendre garde. Sa pose presque immobile, son visage peu expressif, n'attiraient pas l'attention. Son regard n'en cherchait aucun autre. Son jeu s'écoulait clair et limpide. Ses mains glissaient sur les touches, et les sons en se réveillant semblaient les suivre d'un sillage écumeux. Il était aisé de voir, que pour lui son principal auditeur c'était lui-même. Sa tranquillité était presque somnolente, et les impressions du public étaient ce qui pouvait le moins la troubler. Rien de heurté, rien de saccadé, soit dans les geste, soit dans le rhythme, ne venait jamais interrompre sa mélodieuse rêverie, qui répandait dans l'atmosphère un vague délicieux, par ces chants murmurant amoureusement, *mezza voce,* les plus suaves impressions, des plus charmantes surprises du cœur!

Non seulement cette calme quiétude ne le quittait jamais, mais elle semblait au contraire l'absorber de plus en plus. A mesure qu'il avançait en âge, le bruit et le mouvement lui devenaient généralement antipathique. Il aimait le silence; il parlait doucement et lentement. Tout ce qui était brusque et turbulent lui répugnait, et il le fuyait. Son exécution, d'un si bon goût, et d'une si rare distinction, s'impreignait d'une morbidesse, dont la langueur paraissait devenir toujours plus indolente. Pour éviter la moindre agitation inutile, il adapta aux exercices, qu'il se plaisait à continuer plusieurs heures par jour, jusques dans sa vieillesse, un procédé trop oublié aujourd'hui hélas! consistant à poser une large pièce de monnaie sur le revers de la main, sans jamais la faire tomber par un geste violent. Ce trait donne une parfaite idée de la placidité de son jeu, et de son caractère. Une nonchalance absolue s'empara de lui dans les dernières années de sa vie; toutes les habitudes de son corps y furent soumises; se lever, se rasseoir, marcher, lui devenait une fatigue. Le léger poids d'une canne excédait parfois les efforts de sa main paresseuse, et quand à la promenade il la laissait échapper faute de la mince dose d'énergie nécessaire pour la retenir, il restait debout à côté d'elle, attendant qu'un passant la lui eut relevée.

Il en agissait à peu près de même avec sa gloire, et nul soin, nul souci à cet égard ne le préoccupaient, peu lui importait d'être connu au loin, loué et prôné pas les porte-voix de la renommée. Pour lui l'art consistait dans la satisfaction, qu'il trouvait à s'y livrer. Il ne s'inquiétait guère du reste, de la place qu'on lui assignerait, du renom qui l'entourerait, du succès ou de la durée de ses œuvres. *Field* se chantait à lui-même, et son propre plaisir lui suffisant, il ne demandait rien d'autre à la musique. S'il écrivait, c'était en quelque sorte par distraction. Plusieurs de ses ouvrages, malheureusement trop peu nombreux, ses concertos en particulier, contiennent des pages d'une originalité frappante, et d'un mérite harmonique incontestable; mais en les étudiant, en se pénétrant de leur sens, on est conduit à supposer, qu'en les composant, comme en les exécutant, il satisfaisait seulement à sa fantaisie: créant sans effort, imaginant sans travail, perfectionnant sans peine, et publiant avec indifférence. Quel contraste ce souvenir ne forme-t-il pas avec les mœurs du jour?

C'est à cette absence totale de tout ce qui vise à l'effet, que nous devons les premiers essais, (si accomplis!) qu'aient tentés sur le Piano, le sentiment et la rêverie, pour s'affranchir de la contrainte exercée jusques là par le moule régulier et officiel, imposé à toutes les compositions. Elles devaient jadis nécessairement être ou les Sonates, ou des Rondeaux, etc.; *Field* introduisit le premier un genre, qui ne relevait d'aucune de catégories établies, et dans lequel le sentiment et la mélodie règnent seuls, délivrés des entraves et des allourdissemens d'une forme obligée. Il a ouvert la voie à toutes les productions, qui ont parues ensuite sous le titre de *chants sans paroles, impromptus, ballades etc. etc.*, et on peut faire remonter à lui l'origine de ces pièces destinées à peindre des émotions individuelles et intimes. Il a découvert ce domaine aussi nouveau que favorable aux imaginations plus subtiles que grandioses, aux inspirations plus tendres que lyriques.

Le nom de *Nocturne* sied bien aux morceaux que *Field* imagina d'appeler ainsi, en reportant dès l'abord notre pensée vers ces heures, où l'âme, dégagée de tous les soucis du jour, se replie uniquement sur elle-même, et s'élance vers les mystérieuses régions d'un ciel étoilé. Nous là voyons ici vaporeuse et ailée, planer comme la Philomèle antique,

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/8

au-dessus des fleurs et des parfums d'une nature, dont elle est énamourée. L'attrait, qui ramène vers ces pures et simples impressions, les âmes qui conservent toujours quelques instincts juvénils, est doublé maintenant par le besoin de répit que nous font éprouver les expressions forcées et tourmentées, des passions plus énergiques et plus complexes, que reproduit une notable partie de l'école moderne. Même sous le nom de *Nocturnes*, nous avons vu remplacer les timides et sereines tendresses, que *Field* les chargeait d'interpréter, par des effets étranges et étrangers. Un seul génie s'est emparé de ce genre, pour lui donner le mouvement et l'ardeur dont il était susceptible, tout en lui conservant sa douceur, et le vague de ses aspirations. Parcourant tous les tons du sentiment élegiaque, colorant aussi ses rêveries de la profonde tristesse pour laquelle *Young* a trouvé quelques accords vibrans si douloureusement, *Chopin* dans ses *nocturnes* poëmes n'a pas seulement chanté les harmonies qui sont la source de nos plus ineffables jouissances, mais aussi les troubles inquiets et agités, qu'elles font souvent naître. Son vol est plus haut, quoique son aile soit plus blessée, et la suavité y devient navrante, tant elle laisse entrevoir de désolation. L'on ne saurait plus surpasser, ce qui dans les arts signifie égaler, la superiorité d'inspiration et de forme, qu'il a donné à tous les morceaux publiés sous ce titre. Plus voisins de la douleur que ceux de *Field*, ils sont par là plus accentués; leur poësie est plus sombre et plus fascinante; elle nous ravit davantage, mais nous repose moins; et nous permet par là, de retourner avec bonheur vers ces nacres, écloses loin des tempêtes et des grandeurs de l'océan, au bord de quelque fontaine gazouillante, ombragée de palmiers, dans une oisis fortuné qui fait oublier jusqu'à l'existence du désert.

Le charme que j'ai toujours trouvé dans ces morceaux, renfermant tant de mélodie, et une si fine harmonie, remonte aux premières années de ma jeunesse. Bien avant encore, que j'aie pensé à jamais rencontrer leur auteur, je m'étais laissé bercer des heures durant, par les apparitions que font surgir les molles ivresses de cette musique, comparables aux fumées odorantes d'un tabac de roses, remplaçant dans un narguillé, rempli des parfums du jasmin, les âcres bouffées du tombeki; hallucinations sans fièvres, ni emportemens, pleines au contraire d'images flottantes et irisées, dont les beautés attendrissantes s'élèvent jusqu'à la passion, à quelques instans d'heureux miroitement. Toutes les émotions, qui ont fait écrire et lire les Idylles et les Églogues, se trouvent ici avec leurs plus charmans attraits. Que de momens ai-je passé, laissant errer mon imagination et mes yeux sur le nom de M^me^ *de Rosenkampf*, à laquelle est dédiée la plus longue et la plus belle de ces pièces — (*quatrième nocturne*). Que de confuses et gracieuses idées se liaient pour moi à ce *combat de roses*, auquel se rattachait cette inspiration si profondément sentie, si tendrement mélancolique, et si heureuse. La distinction du style y égale la grâce du sentiment, et il y règne une si rare délicatesse d'ornementation, un art si exquis dans la modulation de la pensée, qu'on eut dit, que rien ne semblait à l'auteur assez noble, assez choisi, assez irréprochable, lorsqu'il écrivait ces lignes si pures.

Le premier et le cinquième Nocturne de ce recueil sont empreints d'un bonheur radieux, on dirait l'épanouissement d'une felicité, obtenue sans peine, goûtée avec délices. Dans le second, les teintes sont plus foncées, comme celles de la lumière dans une allée ombreuse. On pourrait croire que dans ce chant on sent une absence, si comme on l'a dit, l'absence est un monde sans soleil. Le troisième et sixième nocturne ont un caractère pastoral; les mélodies se pénètrent des brises les plus odoriférantes, des souffles les plus tièdes; elles semblent refleter les nuances changeantes, colorant les vapeurs d'une aube, lorsque de rosées, elles deviennent bleuâtres, pour se liliacer ensuite. Mais dans le dernier, les formes se dessinent plus distinctes, les contours plus arrêtés, comme si une chaleur déjà oppressive avait dissipé le brouillard matinal. On y rencontre des sinuosités, pareilles à une onde à petites vagues étincelantes, comme des écailles de diamant, roulant ses plis serpentueux à travers un paysage brillant de lumière et de fraîcheur. Cette clarte rayonnante n'offre aucun contraste dissonant avec les titres de ces morceaux, et ce n'est pas seulement par singularité, que *Field* appela *Midi* un de ses *Nocturnes* qu'on n'a pu reproduire ici. Ne sont-ce pas de rêves à demi-éveillés, dans une nuit sans ténèbres, comme celles des étés de St. Petersbourg, qu'il vit si souvent revenir? Nuits drapées de voiles blancs, qui ne dérobent rien à l'œil, et ne recouvrent les objets que d'une brume, semblable au mat d'un crêpe argenté. Une secrète harmonie détruit l'apparente disparité entre de nocturnes ombres et des clartés rayonnantes, et l'on n'en est point étonné, tant le vague des tableaux nous fait sentir, qu'ils ne se dessinent, que dans la songeuse imagination du poëte, non dans une vivace réalité.

On pourrait dire, que la vie entière de *Field*, exempte de cette activité sur-excitée, qu'imprime à la généralité des hommes le désir de se faire j o u r, et d'être au grand j o u r, exempte aussi des brûlans rayons,

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/9

que projettent des passions vives, écoulée toute entière dans une paresse révante, remplie de demi-teintes, et de clairs-obscurs, a passé elle-même comme un long *Nocturne*, sans que l'éclair d'aucun orage, ou le coup de vent d'aucune bourrasque ait jamais troublé le calme d'une nature au repos. Né en Angleterre, il la quitta jeune encore pour suivre par attachement son maître *Clementi*, d'abord en Allemagne, où il ne passa qu'un ou deux ans, puis en Russie, où il se fixa. A Petersbourg et à Moskou ses leçons furent recherchées et estimées à toute leur valeur; pendant de longues années on se disputa son temps si avidement, qu'il lui arrivait de devoir écouter dans son lit, dès son réveil, des élèves jouant dans une chambre voisine. Déjà dans un âge avancé, attiré peut-être par quelque mirage de sa pensée, il a voulu visiter l'Italie. Il traversa Paris, où malgré son affaissement, il donna plusieurs concerts, et se rendit à Naples. Mais ce ciel trop éclatant, et ce climat ne lui ont point convenu. — Il tomba malade, et repartit pour la Russie, où il reçut cette bienvellance empressée, dont il fut toujours l'objet dans cette seconde patrie, qui l'adopta si véritablement, que sa célébrité y devint presque nationale; et là il termina sa vie. Elève favori de *Clementi*, il apprit de ce grand maître les secrets de la plus belle exécution que possédât cette époque, et s'en servit pour un genre de poësie, dans lequel il restera un incomparable modèle de grâce inconsciente d'elle-même, de mélancolique naïveté, de finesse et d'abandon en même temps. Il est un de ces types d'école primitive, qu'on ne rencontre qu'à certaines périodes de l'art, alors, que commençant à connaître ses ressources, il ne les a pas encore épuisées, au point de se hasarder à étendre son domaine, pour se déployer plus librement, dût-il se briser plus d'une fois les ailes, en essayant de rompre ses entraves.

Franz Liszt.

Vorrede.

Die Veröffentlichung der sechs ersten Nocturne von Field, die hier zum ersten Male in einer Gesammtausgabe erscheinen, entspricht nach unserem Dafürhalten dem Wunsche aller Derjenigen, welche dem eindringlichen Reize dieser innigen Dichtungen zugänglich sind. Bis jetzt musste man sie aus verschiedenen Editionen zusammensuchen, es waren Blätter, die der Verfasser harmlos auf seinem Pfade umherstreute, indem er nicht weniger Sorglosigkeit bei ihrer Veröffentlichung als bei ihrem Vortrage an den Tag legte; eine Sorglosigkeit, die seinem Talente so viel Grazie verlieh, und die seine Bewunderer so sehr beklagen lässt, dass sie seine sämmtlichen Werke nur so schwer zusammenfinden können, wahre Meisterwerke in der Gattung, die sich vorzugsweise an die Empfindung wendet. Es ist sehr zu bedauern, dass Rücksichten auf bestehende Eigenthumsrechte eine ganz vollständige Sammlung dieser Nocturne zur Zeit noch verhindern, man hat daher wenigstens diejenigen vereinigt, die man wieder aufzulegen berechtigt war.

Die Field'schen Nocturne blieben neu neben so vielem, was längst veraltet ist, dreissig Jahre sind seit ihrem ersten Erscheinen verstrichen, und noch weht uns aus ihnen eine balsamische Frische, ein duftender Wohlgeruch entgegen. Wo fänden wir sonst noch eine solche Vollendung der unnachahmlichsten Naivetät? Niemand nach ihm vermochte sich wieder in dieser Herzenssprache auszudrücken, die uns rührt wie ein feuchter, zärtlicher Blick, die uns einwiegt, wie das sanfte, gleichmässige Schaukeln eines Kahnes, wie die Schwingungen einer Hängematte, die mit so weichlicher Gemächlichkeit vor sich gehen, dass man um ihren Rand das leise Geflüster ersterbender Küsse zu vernehmen glaubt.

Niemand erreichte diese unbestimmten Harmonieen der Aeolsharfe, diese halben Seufzer, die in die Luft

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/10

dahinschweben, leise klagend und in süssem Schmerze aufgelöst. Niemand wagte das, besonders keiner derjenigen, die Field selbst spielen oder vielmehr seine Lieder dahinträumen hörten, in Augenblicken, wo er, sich ganz seiner Begeisterung überlassend, von dem ersten Entwurfe des Stückes, wie er in seiner Einbildungskraft vorhanden war, abwich, und in ununterbrochener Folge neue Gruppen erfand, die er gleich Blumengewinden um seine Melodieen schlang, indem er diese immer aufs Neue schmückte mit jenem Regen duftiger Sträusschen und gleichwohl so bekleidete, dass ihr schmachtendes Beben und ihre reizenden Windungen nicht verhüllt, sondern nur mit einem durchsichtigen Schleier bedeckt wurden. Mit welchem unerschöpflichen Reichthume variirte er den Gedanken bei seiner Wiederkehr! Mit welch' seltenem Glücke umwand er ihn, ohne ihn zu berühren, mit einem Netze von Arabesken.

Wenn man sich von der sanften Rührung durchdringen lässt, die sich in seinen Compositionen kundgiebt, gleichwie sie sein Spiel beherrschte, so kann man sich der Ueberzeugung nicht erwehren, wie unnütz es wäre, ihn copiren zu wollen, oder sich der Hoffnung hinzugeben, als liesse sich diese zarte Originalität, welche sich ebensosehr durch äusserste Einfachheit der Gefühle, als grösste Verschiedenheit der Formen und Verzierungen charakterisirt, mit Glück nachahmen. Wenn es irgend etwas giebt, dessen Geheimniss wir umsonst erforschen, sofern nicht die Natur selbst es unsern Anlagen als auszeichnendes Merkmal anvertraut hat, so ist es die Grazie der Einfalt und der Reiz der Unbefangenheit. Man kann diese Eigenschaften als angeborne Gabe besitzen, aber nie sich erwerben. Field war damit ausgestattet, und darum werden seine Schöpfungen stets einen Zauber bewahren, über den die Zeit keine Macht hat; seine Form wird nie veralten, denn sie stimmt genau zu seinen Gefühlen, die nicht in den Bereich des Vorübergehenden, rasch Verschwindenden, gehören, was unter dem Einflusse entsteht, dem man zunächst ausgesetzt ist, sondern zu jenen reinen Gemüthsbewegungen, welche einen ewigen Reiz für das menschliche Herz haben, weil es dieselben immer unveränderlich findet Angesichts der Schönheiten der Natur und der zarten Empfindungen, welche es in jenem Frühlinge des Lebens überkommen, wo die glänzenden Prismen der Gefühlswelt noch nicht von den Schatten der Reflexion umdüstert werden. Man darf daher nicht daran denken, sich nach diesem wunderbaren Muster zu bilden, denn ohne eine ganz besondere Anlage wird man diese Wirkungen nie erreichen, die man nur dann erlangen kann, wenn man sie nicht sucht. Vergebens würde man sich bestreben, den Reiz ihrer Willkürlichkeit einer Zergliederung zu unterstellen. Diese hat ihren Grund lediglich in einer Seelenstimmung, wie die Field's.

Für ihn war die Erfindung des Neuen eine Erleichterung des Vorhandenen, die Verschiedenheit und Vielseitigkeit der Formen ein Bedürfniss, wie es bei allen denen vorzukommen pflegt, welche überschwänglich von einem Gefühle erfüllt sind. Aber trotz dieser Eleganz und launenhaften Veränderlichkeit war sein Talent doch frei von aller Affectation; vielmehr zeichnete sich seine Erfindung aus durch ursprüngliche Einfalt, die sich darin gefällt, für die einfache und glückliche Harmonie eines Gefühles, wovon das Herz erfüllt ist, unendlich viele Darstellungen zu finden.

Was wir hier sagen, ist ebenso vom Compositeur als Virtuosen gemeint. Schreibend wie spielend war er blos beflissen, sich selbst über seine Gefühle klar zu werden, und man kann sich keine kindlichere Gleichgültigkeit gegen das Publikum denken, als die seinige.

Als er nach Paris kam, begnügte er sich in seinen Concerten mit einem tafelförmigen Instrumente, dessen Wirkung doch weit hinter der zurückbleiben musste, welche ein anderes hervorbringen konnte, das den Localen mehr angemessen war, in welchen sich eine aufmerksame Zuhörerschaft versammelte, die er bezauberte, ohne es zu wollen und zu wissen. Die fast unbewegliche Haltung seiner Hände und seine ausdruckslose Miene erweckten keine Neugierde. Sein Blick heftete sich an keinen andern, sein Spiel entfaltete sich klar und flüssig. Seine Hände glitten über die Tasten und unter ihnen erwachten die Töne wie eine lange Spur von perlendem Schaume. Man konnte ohne Mühe die Entdeckung machen, dass ihm keines Zuhörers Befriedigung so sehr am Herzen lag, als die seinige; seine Ruhe gränzte an Apathie und nichts konnte ihn weniger stören als der Eindruck, den er auf sein Auditorium hervorbringen mochte. Weder in seiner Haltung, noch in dem Rhythmus seines Spiels zeigte sich je etwas Hartes oder Anstossendes, was den Faden seiner melodischen Träumerei unterbrochen hätte, die ein gewisses Etwas voll köstlichen Zaubers um ihn her verbreitete, was durch seine Melodieen mit leiser Stimme kosend das Geständniss der süssesten Eindrücke und reizendsten Ueberraschung des Herzens lispelte.

Diese ruhige Gelassenheit, weit entfernt, ihn je zu verlassen, schien sich seiner im Gegentheile immer mehr zu bemächtigen, je älter er ward. Jedes Geräusch, jede Bewegung wurden ihm durchaus zuwider, er liebte die Stille, und wenn er sprach, so geschah es sanft und langsam. Alles aufbrausende und lärmende Wesen war

http://digital.slub-dresden.de/ppn34985415?/11

gegen seine Natur und wurde von ihm gemieden. Sein so geschmackvoller, so ausgezeichneter Vortrag nahm das Gepräge einer Morbidezza an, deren Mattigkeit von Tag zu Tag auffallender zu werden schien,

Um die mindeste unnöthige Bewegung zu verhüten, erfand er für die Uebungen, denen er bis zu seinem vorgerückten Alter täglich einige Stunden zu widmen pflegte, ein Verfahren, welches heutzutage leider allzusehr in Vergessenheit gerathen zu sein scheint. Es besteht darin, dass man eine breite Geldmünze auf die obere Fläche der Hand legt, und, damit sie nicht herunterfalle, jede heftige Bewegung beim Spielen vermeidet. Dieser Zug giebt einen trefflichen Begriff von der Ruhe seines Spiels und seines Charakters. Eine völlige Gleichgültigkeit bemächtigte sich seiner in den letzten Jahren seines Lebens, und beherrschte alle seine körperlichen Gewohnheiten dergestalt, dass ihm sogar das Stehen und Gehen zur Last wurde. Das leichte Gewicht eines Spazierstöckchens überstieg die Kräfte seiner aller Anstrengung entwöhnten Hand, und wenn er es auf der Promenade fallen liess, so blieb er in Ermangelung des Quentchens Energie, welches nöthig war, um es selbst aufzunehmen, daneben still stehen und wartete ruhig, bis Jemand des Weges kommen und es ihm aufheben würde.

Ungefähr eben so verhielt es sich mit seinem Ruhme, um den er sich weder Kummer noch Sorgen machte. Ihm lag wenig daran, in weiteren Kreisen bekannt und von den Tonangebern der Oeffentlichkeit gelobt und angerühmt zu werden. Für ihn hatte die Kunst keine andere Genugthuung als die, welche er in dem Reize fand, sich ihr hinzugeben. Ueberall bekümmerte er sich nicht darum, welchen Platz man ihm einräumen, welcher Ruf ihm folgen, welchen Erfolg und welche Dauer seine Werke haben würden. Field sang für sich selbst, sein persönliches Vergnügen war die einzige Befriedigung, die er von seiner Kunst in Anspruch nahm. Wenn er etwas aufschrieb, so geschah es in einer Art von Zerstreuung. Mehrere seiner leider nicht sehr zahlreichen Werke, insbesondere seine Concerte enthalten Stellen voll Originalität, überraschender Neuheit in der Erfindung und unbestreitbarer harmonischer Schönheit; wenn man sie aber studirt, und sich von ihrem Inhalte mehr durchdringen lässt, so ist man versucht anzunehmen, dass er sowohl beim Niederschreiben als Vortrage derselben lediglich seiner Fantasie Rechnung trug, indem er ohne Anstrengung schuf, mühelos erfand, mit Leichtigkeit ausfeilte und ohne alle Nebenrücksicht veröffentlichte. Wie ist das jetzt alles so verändert gegen damals! Aber gerade jenem Absehen von aller Berechnung des Effectes verdanken wir die ersten (so vollkommenen) Versuche, den Klaviersatz von dem Zwange zu befreien, den der Normalleisten auf denselben ausübte, über welchen alle Stücke regelmässig und pflichtschuldig geschlagen werden mussten, und ihn dem Ausdrucke von Gefühlen und einer Welt träumerischer Gebilde anheimzugeben. Früher musste eine Composition nothwendigerweise Sonate, Rondo oder dergleichen seyn. Field war der erste, der eine Gattung einführte, die ihren Ursprung von keiner der bestehenden Formen herschrieb, in welcher die Empfindung und der Gesang ausschliesslich vorherrschten, frei von den Fesseln und Schlacken einer aufgedrungenen Form. Er bahnte den Weg für alle nachfolgenden Leistungen, die unter dem Namen „Lieder ohne Worte, Impromptu's, Balladen" u. s. w. erschienen, und bis zu ihm hinauf kann man den Ursprung jener Stücke zurückführen, die bestimmt sind, besondern Erregungen und innigen Empfindungen Töne zu leihen. Er entdeckte dieses so neue und für die Entfaltung von Anlagen, die sich mehr durch Feinheit, als Grösse, von Gedanken, die sich mehr durch Zartheit, als lyrischen Schwung auszeichnen, so günstige Gebiet.

Der Name „Nocturn" steht den Piecen sehr gut, die Field so zu nennen den Einfall hatte, denn er führt sofort unsere Gedanken von der Gegenwart hinweg zu jenen Stunden, wo die Seele, allem Kummer des Tages entrückt, in sich selbst versunken zu den geheimnissvollen Regionen des Sternenhimmels sich aufschwingt. Hier sehen wir sie luftig und beflügelt wie die Philomele der Alten umherschweben über den Blumen und Düften einer Natur, deren Innamorata sie ist.

Der Reiz, der jene Seelen, denen immer einige jugendliche Triebe verblieben sind, stets wieder zu diesen reinen und einfachen Ergüssen zurückzieht, ist jetzt um so unwiderstehlicher, je mehr wir das Bedürfniss fühlen, uns von den erzwungenen und erquälten Ausbrüchen heftigerer und verwirrterer Leidenschaften, die einem bemerklichen Theile der modernen Schule eigen sind, zu erholen. Wir mussten erleben, dass selbst unter dem Namen „Nocturn" statt des Ausdrucks einer schüchternen und harmlosen Zärtlichkeit, welchen Field in diese Tonstücke legte, so fremde als befremdende Effecte geboten wurden. Einem einzigen Genius gelang es, dieser Gattung die höchste Beweglichkeit und Gluth einzuhauchen, die sie ertragen konnte, ohne gleichwohl ihre Süssigkeit und das Unbestimmte ihrer Ansprüche zu verlieren.

Alle Chorden elegischer Gefühle anschlagend und seine Träumereien mit jenen dunkeln Tinten tiefer Trauer färbend, für welche Young einige so schmerz-

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/12

lich erzitternde Accorde fand, liess uns Chopin in seinen Nocturnen Harmonieen vernehmen, die die Quelle unserer unaussprechlichsten Wonnen, aber auch unserer unruhigsten und leidenschaftlichsten Erregungen werden. Sein Flug ist höher, wiewohl seine Fittige tiefer verwundet sind, und seine Süssigkeit wirkt schmerzhaft-eindringlich, so wenig vermag sie seine Trostlosigkeit zu verhüllen. Man wird nicht im Stande sein, die Vollendung in Erfindung und Form noch zu übertreffen, oder — was in der Kunst gleichviel bedeutet — zu erreichen, die alle Stücke auszeichnet, welche er unter dem Namen „Nocturne" veröffentlicht hat.

Dem Schmerze näher gerückt, als die von Field, sind sie gerade darum bedeutungsvoller. Ihre düster schimmernde Poesie reisst uns mehr hin, aber beruhigt uns weniger, und macht daher, dass wir glücklich sind, uns wieder zu jenen Perlmuscheln wenden zu können, die sich ferne von den Stürmen des ungeheuren Oceans am Rande einer im Schatten der Palmen rieselnden Quelle erschliessen, in einer Oase, deren Glückseligkeit die Wüste, von der sie umfangen ist, vergessen lässt.

Der Reiz, den ich immer an diesen Stücken fand, die sich durch so viel Melodie und eine so feine Harmonie auszeichnet, reicht bis in meine ersten Jugendjahre zurück. Lange bevor ich je daran dachte, ihrem Verfasser einst zu begegnen, wiegte ich mich Stunden lang in den gestaltenvollen Träumen, die vor meiner trunkenen Seele erstiegen, nachdem ich von dieser Musik in eine sanfte Betäubung versetzt war, derjenigen vergleichbar, welchen der wohlriechende Duft eines Rosentabaks verursacht, der in einem Narghilé*) voll Jasminparfums den scharfen Dampf des Tombéki**) ersetzt; Hallucinationen ohne Fieber oder Verzuckungen, vielmehr voll verschwimmender, unfassbarer Bilder, deren ergreifende Schönheit in einem Augenblicke seligen Wahnes die Erregung bis zur Leidenschaft steigerten. — In diesen Stücken findet sich Alles, was je zum Schreiben oder Lesen von Idyllen und Eklogen anregte, aufs Reizendste vereinigt. Wie oft liess ich den Blick und die Gedanken über den Namen jener M^me^ Rosenkampf schweifen, welcher das längste und schönste dieser Stücke (das vierte Nocturn) gewidmet ist; wie viel verwirrte und liebliche Einfälle knüpften sich für mich an diesen „Rosen-Kampf," der jene tiefgefühlte, zartmelancholische und doch so glückliche Erfindung eingegeben hatte. Die Schönheit des Styls vereinigt sich hier mit der Anmuth des Gefühls, und es herrscht eine solche Zartheit in der Ausschmückung, eine so feine Wahl in der Modulation des Gedankens, dass es scheint, es sei dem Verfasser nichts edel, ausgesucht und untadelhaft genug gewesen, als er diese so reinen Zeilen niederschrieb.

Das erste und fünfte dieser Nocturne athmen ein strahlendes Glück. Man möchte sagen, es ist die Entfaltung eines Glückes, welches ohne Mühe errungen und wonnig genossen worden. Im zweiten sind die Tinten dunkler, wie die des Lichtes, welches sich in einer schattigen Allee verliert. Man ist versucht zu behaupten, es herrsche in diesem Liede das schmerzliche Gefühl eines Ferneseyns in dem Grade vielleicht, welcher Jemand veranlasste zu sagen: „Das Ferneseyn ist eine Welt ohne Sonne."

Das dritte und sechste sind mehr pastoral gehalten. Der laue Hauch würziger Lüfte weht durch ihre Melodieen. In ihnen glänzt der Wiederschein der schillernden Nüancen, womit die flüchtigeu Dünste den Thau des Morgens färben, so dass er wechselnd erst rosig, dann blau und endlich lilafarben schimmert. Im letztern jedoch zeichnen sich die Formen deutlicher, die Umrisse bestimmter: so gewahrt man, wenn die drückende Hitze des Tages bereits den Frühnebel zerstreut hat, wellenförmige Dunstgebilde, die gleich einer Woge mit vielen kleinen, wie Diamantsplitter glitzernden Wellchen in schlangenartigen Biegungen über eine von Licht und Frische strahlende Landschaft rollen. Diese glänzende Klarheit steht durchaus in keinem Widerspruche mit dem Titel dieser Stücke, und es ist auch durchaus nicht aus blosser Eigenheit geschehen, wenn Field eines seiner Nocturne, welches man hier nicht hat wiedergeben dürfen, „Mittag" benannte. Ist das nicht der Traum eines Halbwachenden in einer jener Sommernächte ohne Dunkel, wie die in St. Petersburg, welche er so oft anbrechen sah? Nächte, bedeckt mit einem blassen Schleier, welcher dem Auge nichts verbirgt, und die Gegenstände nur mit einem Nebel bedeckt, nicht dichter, als ein falbglänzender Silberflor. Eine geheime Verwandtschaft hebt die scheinbare Verschiedenheit zwischen den nächtlichen Schatten und der strahlenden Klarheit auf und man wundert sich nicht weiter darüber; denn das Unbestimmte des Gemäldes lässt uns fühlen, dass es sich blos so gestaltet in der träumerischen Einbildungskraft des Dichters, nicht aber nach einem in der Wirklichkeit vorhandenen Vorwurfe.

Man stösst nicht an, wenn man sagt, dass das ganze Leben Field's, welches eben so frei von jener fieberischen Thätigkeit, zu welcher der Wunsch zu sehen und gesehen zu werden die meisten Menschen

*) Persische Pfeife.
**) ein türkischer Tabak.

http://digital.slub-dresden.de/ppn34985415713

anspornt, als unberührt von dem versengenden Feuer heftiger Leidenschaften in einer träumerischen Musse dahinfloss, hier und da erhellt von halben Tinten und ungewissem Hell-Dunkel, auch fast verging wie ein langes Nocturn, ohne dass der Blitzschlag eines Ungewitters, oder der heftige Stoss einer Windsbraut die Ruhe seines friedlichen Naturels gestört hätte. — Er verliess England, wo er geboren war, noch in seiner Jugend aus Anhänglichkeit für seinen Lehrer Clementi, welchen er begleitete, begab sich nach Deutschland, wo er nur ein oder zwei Jahre verweilte, und hierauf nach Russland, wo er sich bleibend niederliess. In St. Petersburg und Moskau war sein Unterricht äusserst gesucht und nach seinem wahren Werthe geschätzt; viele Jahre lang stritt man sich förmlich um seine Stunden, so zwar, dass er oft die Lectionen seiner Zöglinge schon am Morgen vor dem Aufstehen im Bette abhören musste, welche alsdann in einem anstossenden Zimmer spielten. In schon ziemlich vorgerücktem Alter wollte er, veranlasst durch einen plötzlichen wunderlichen Einfall, Italien besuchen. Er berührte Paris, wo er trotz seiner Schwäche mehre Concerte gab, und reiste von da nach Neapel. Aber der allzuklare Himmel und das Klima daselbst sagten ihm nicht zu. Er erkrankte und kehrte nach Russland zurück, wo er mit jenem bereitwilligen Wohlwollen aufgenommen wurde, dessen Gegenstand er in diesem seinem zweiten Vaterlande stets war, welches ihn so wahrhaft adoptirt hatte, dass sein Ruhm dort beinahe als eine Nationalehre betrachtet wurde, und beendigte dort sein Leben.

Lieblingsschüler Clementi's, überkam er von diesem grossen Meister die Geheimnisse des schönsten Vortrages, dessen sich jene Epoche rühmen konnte, und verwandte dieselben in einer Gattung von Poesie, in der er stets als unnachahmliches Muster von natürlicher Anmuth, melancholischer Naivetät, Feinheit und Einfachheit zugleich gelten wird. Er ist einer jener besondern Typen der frühern Schule, denen man nur in gewissen Perioden der Kunst begegnet, wenn dieselbe bereits ihre Hülfsquellen kennen gelernt, aber noch nicht bis zu dem Grade erschöpft hat, dass sie versucht wäre, ihr Gebiet weiter auszudehnen und sich freier zu entfalten, wobei sie mehr als einmal die Flügel verwundete, indem sie versuchte, sich von ihren Fesseln zu befreien.

Franz Liszt.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/14

NOCTURNE.

John Field.

Molto moderato.

№ 1.

mezza voce.

Ped. Ped. Ped.

ten.

Ped. Ped.

PP

Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

cresc. dim.

scherz.

Ped.

un poco *f*

Ped.

Ped. Ped.

http://digital.slub-dresden.de/ppn34985415 7/15

a Tempo.

ritard.

p

Ped. Ped. Ped.

a Tempo.

ritard.

Ped. Ped. Ped.

8 loco.

dim.

cres - - - cen - - - do.

Ped. Ped.

Ped. Ped. Ped. Ped.

Ped.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/16

Ped. PP P Ped.

PP

Ped. cresc. Ped. Ped.

Ped. Ped. Ped.

Ped. Ped. cresc. dim.

8 loco.

f Ped. PP Ped. Ped.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/17

NOCTURNE.

Moderato e molto espressivo. John Field.

№ 2.

p Ped. Ped.

poco f

p

legato.

pp cre - - cen - - - do.

Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/18

di - mi - nu - en - do.

8

loco.

Ped

cresc.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/19

pp

cresc.

ritard.

cresc.

ritard.

à Tempo.

dim.

espress.

Ped.

Ped.

Ped. sf

Ped.

cresc.

8

loco.

dim.

8

Ped.

8

Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

8

ritard.

Ped.

Ped.

loco.

Ped.

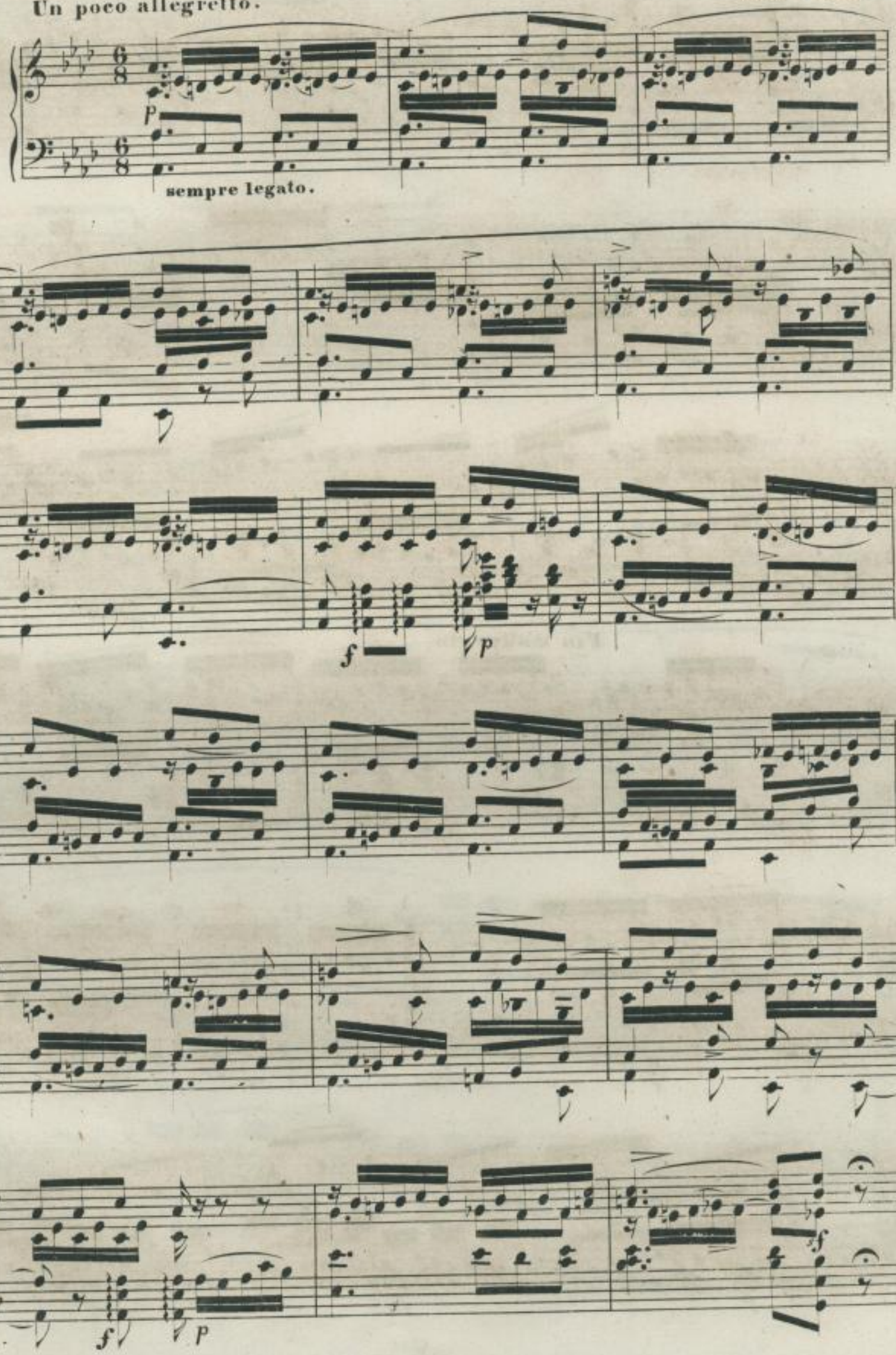
http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/20

NOCTURNE.

John Field.

Un poco allegretto.

№3.



1361

http://digital.slub-dresden.de/ppn34985415?/21

sempre

cresc.

Più moderato.

sf dim. cresc.

p

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/22

cresc.

sf

sf

cresc.

dim.

sempre cresc.

cresc.

dim.

pp

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/23

poco ritard.

Ped.

Ped.

dim.

sempre cresc.

Ped.

f

dim.

PPP

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/24

dedié à Mme Rosenkampf.

NOCTURNE.

John Field.

Nº 4.

Poco adagio

p

dim.

dim.

marcato.

pp

mezzo.

p

pp

sf

1362

Sächs. Landes-Bibl.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/25

dol.

Ped. Ped. Ped.

5

cresc. Ped.

Ped. Ped. Ped.

Ped. Ped.

dim.

piangendo.

poco *f*

dim.

cresc. *f*

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/26

f

dim.

sf p

dim.

Ped.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/27

dim.

a Tempo.

dim. e rall.

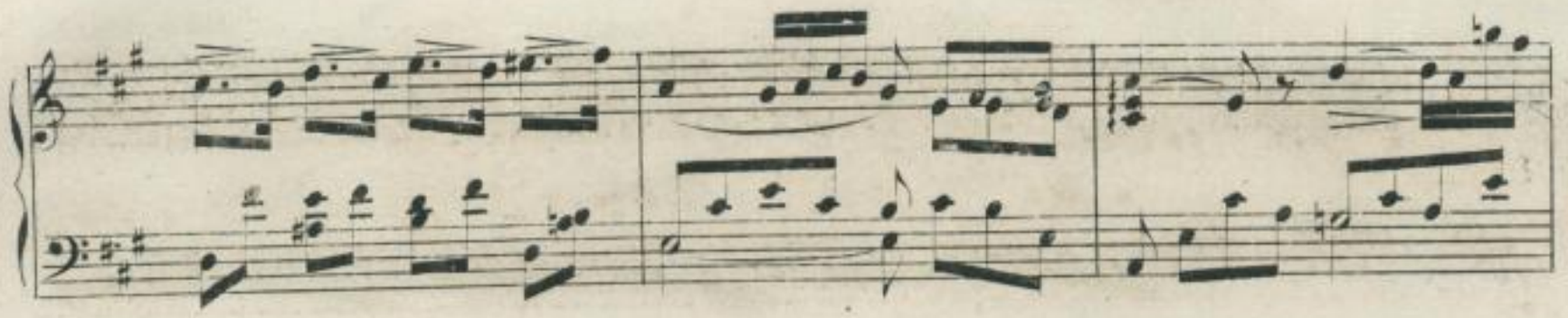
ppp

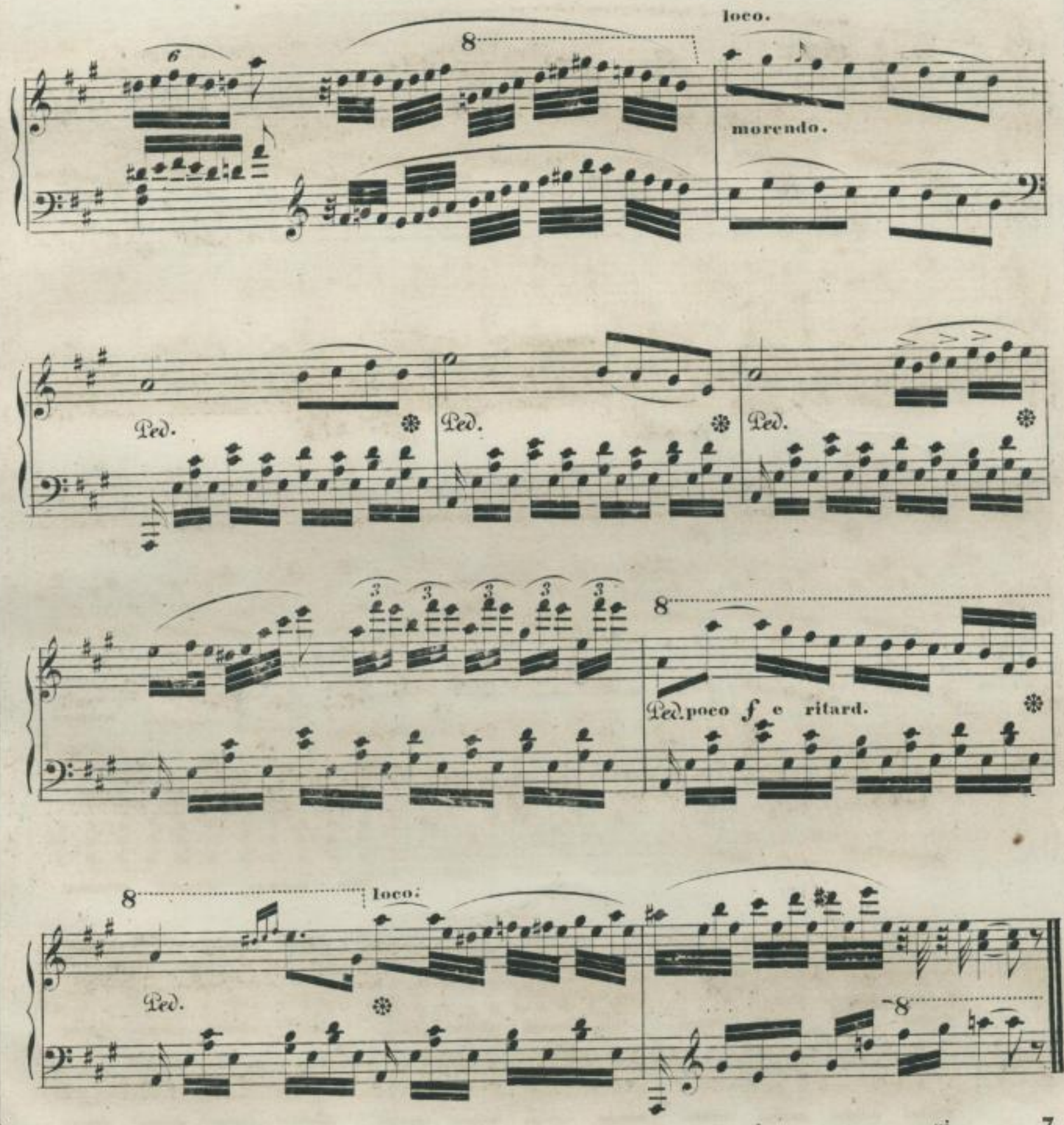
pp

delicatissimo.

espres.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/28





http://digital.slub-dresden.de/ppn34985415?/29

NOCTURNE.

Cantabile.

John Field.

No 5.

p Nicht zu geschwind.

sf dim.

p cresc.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/30

f f

2

cresc.

p

cresc.

rit ard.

http://digital.slub-dresden.de/ppn34985415?/31

NOCTURNE.

Andante.

John Field.

№ 6.

Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

8va

Ped. Ped. Ped. Ped.

8va loco.

Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

Ped. f p

8va loco.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/32

loco.

Ped. ✻ Ped.

8

http://digital.slub-dresden.de/ppn34985415?/33

8

loco.

Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

Ped.

Ped. Ped. Ped. Ped.

Ped.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/34

8 loco. 8

8

8 loco. 8 loco.

FINE.

http://digital.slub-dresden.de/ppn34985415?/85

Edition de Fr. Liszt.

NOCTURNE.

J. Field.

Andante.

№ 7.

Stich und Druck der Röder'schen Officin in Leipzig.

2488

3

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/36

cresc.

Ped.

Ped.

Ped.

Ped.

f

Ped.

Ped. dim.

http://digital.slub-dresden.de/ppn34985415?/37

Ped. dim. Ped.

Ped.

Ped.

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/38

Edition de Fr. Liszt.

NOCTURNE.

№ 8

Ped. * cresc. tr

f p cresc. f p tr

2 Stich und Druck der Röder'schen Officin in Leipzig. 2489

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/39

tr

tr

dim.

cresc.

f

p

Ped.

http://digital.slub-dresden.de/ppn34985415 7/40

http://digital.slub-dresden.de/ppn34985157/41

(153)
1 Mus. 4° 406

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/42

Datum der Entleihung bitte hier einstempeln!

III/9/280 JG 162/6/85

http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/43

SLUB DRESDEN
3 1647293
http://digital.slub-dresden.de/ppn349854157/44